

sociale de mon épouse. C'était il y a un peu plus de deux ans. Je disposais de dix minutes pour remplir ce bocal de mon mieux avant de me rendre à la clinique de procréation médicalement assistée qui se trouvait tout près, laquelle ouvrait à sept heures. Ce qui me laissait ensuite une heure pour rejoindre un lycée de Randers – trajet de quarante-cinq minutes lorsque la circulation est fluide –, où j'avais été invité à donner une conférence à huit heures. D'où mon désespoir. Le fait que ces récipients en plastique soient conçus par des individus ayant une idée plutôt optimiste des capacités productives masculines ne m'aidait pas. Non plus que le fait de devoir me plier à cette routine depuis plus de six mois.

TABISH KHAIR

comment lutter contre le terrorisme islamiste dans la position du missionnaire





comment lutter
contre le terrorisme
islamiste dans
la position
du missionnaire

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Apaiser la poussière, traduction Blandine Longre, 2010

À propos d'un thug, traduction Blandine Longre, 2012

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR ET DE L'ÉDITEUR

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les incidents évoqués dans cet ouvrage sont à mettre sur le compte de l'imagination de leur auteur. Toute ressemblance avec des événements, des lieux ou des personnes existants ou ayant existé serait entièrement fortuite.

Titre original: *How to Fight Islamist Terror from the Missionary Position*, Fourth Estate, New Delhi, 2012

© 2012 by Tabish Khair

© Les Éditions du Sonneur, 2013, pour la présente édition

ISBN: 978-2-916136-68-4

Dépôt légal: octobre 2013

Conception graphique: Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

TABISH KHAIR

comment lutter
contre le terrorisme
islamiste dans
la position
du missionnaire

Traduit de l'anglais (Inde) par Antonia Breteuil



Merci à Sam Selvon et à Dany Laferrière.

Tous les termes et expressions étrangers en italique dans le texte français, en dehors des locutions latines, ont été conservés tels qu'ils apparaissent dans le texte original, selon le souhait de l'auteur. Ils figurent dans le glossaire situé en fin d'ouvrage et réalisé par le traducteur en lien avec l'auteur.

PROLÉGOMÈNES À UNE INTRIGUE

COMMENCE TOUJOURS *in medias res*, m'avait dit une fille, la seule que j'aie jamais baisée à être titulaire d'une maîtrise de création littéraire (obtenue dans une université américaine). Au moment où elle me dispensait ce conseil d'écriture, nous nous apprêtions à passer à autre chose, ce qui mit en conséquence un terme à ses recommandations – à moins que je les aie oubliées depuis.

M'étant donné pour tâche de relater dans le détail les événements qui ont suscité un intérêt médiatique considérable au Danemark ces derniers mois et qui m'ont concerné de près, sans qu'il ait été fait mention de mon nom, je regrette aujourd'hui d'avoir prêté, à l'époque, plus d'attention à sa personne qu'à ses paroles. Ça m'aurait néanmoins été difficile de faire autrement.

Peu importe toutefois ce qu'elle ou ses professeurs de maîtrise auraient pu dire : je suis certain que ce récit

débuté un matin d'hiver sur Kastelsvej, une rue désolée de banlieue, perpendiculaire à la nationale qui mène d'Aarhus à Randers ; assis au volant d'une Hyundai i10, que j'avais garée en laissant le moteur en marche pour me réchauffer, j'essayais désespérément de me branler dans un récipient en plastique, sur lequel était collée une étiquette portant le nom et le numéro de sécurité sociale de mon épouse. C'était il y a un peu plus de deux ans.

Je disposais de dix minutes pour remplir ce bocal de mon mieux avant de me rendre à la clinique de procréation médicalement assistée qui se trouvait tout près, laquelle ouvrait à sept heures. Ce qui me laissait ensuite une heure pour rejoindre un lycée de Randers – trajet de quarante-cinq minutes lorsque la circulation est fluide –, où j'avais été invité à donner une conférence à huit heures. D'où mon désespoir.

Le fait que ces récipients en plastique soient conçus par des individus ayant une idée plutôt optimiste des capacités productives masculines ne m'aidait pas. Non plus que le fait de devoir me plier à cette routine depuis plus de six mois. Et pas davantage la présence, sur la nationale, d'un véhicule de police qui roulait lentement dans la brume matinale.

J'ai prié le Dieu auquel je ne croyais pas que cette voiture passe son chemin et ne s'engage pas dans une petite rue désolée où était garée une Hyundai i10 dont

le moteur tournait. Alors même que je formulais ma prière par trois fois, je savais qu'elle n'avait aucune chance d'être exaucée. Aucun véhicule de police qui se respecte ne pouvait ignorer une telle cible de si bon matin. Tout en m'activant au mieux d'une main afin de ne pas prendre de retard sur mon emploi du temps, j'ai suivi la voiture du regard dans mon rétroviseur. Elle a ralenti. Puis j'ai vaguement aperçu son clignotant gauche et ses phares avant qui fendaient la brume.

J'ai eu un serrement de cœur. Si ces flics pouvaient trouver déjà suspecte la présence d'une voiture japonaise respectueuse des lois, que penseraient-ils quand ils découvriraient que son conducteur était un homme à la peau plus ou moins musulmane? L'excitation provoquée par la situation a dû me venir en aide, car, à cet instant même, mon phallus accablé m'a envoyé un signal sensoriel, version muette du sifflement qu'émettrait un train suranné dans un film suranné avant qu'il ne s'ébranle pour quitter une gare tout aussi surannée. Avais-je le temps de laisser ce train partir et de dissimuler les preuves avant l'approche du véhicule de police? Et si tel était le cas, serais-je en mesure d'éclaircir la situation assez rapidement pour passer à la clinique, puis arriver à l'heure prévue à ma conférence, pour laquelle je recevrais une somme d'argent certainement profitable à ma banque – établissement qui m'octroyait allégrement quelques emprunts – en ces

temps de crise financière? Il me fallait prendre une décision sur-le-champ. Et soudain, après des mois d'incertitude, j'ai su ce que je devais faire. J'ai regardé le nom inscrit sur l'ambitieux récipient de plastique. Et je me suis dit en mon for intérieur – ou peut-être à voix haute –, « je suis désolé ». Il est possible que j'aie même ajouté: « ça suffit ». J'ai remonté ma braguette. Puis j'ai lentement débrayé, changé de vitesse, salué d'un geste nonchalant les flics dont le véhicule passait à ma hauteur et je suis rentré chez moi.

Si, à ce moment, je ne m'étais pas dit que j'étais désolé et – la chose est sûre – si je n'avais pas ajouté « ça suffit », je n'aurais pas divorcé. Et si je n'avais pas divorcé, je n'aurais pas partagé un logement avec Karim et Ravi. Et si je n'avais pas partagé un logement avec Karim et Ravi, le récit que je m'appête à vous livrer – une version plus complexe de ce que vous avez sans doute lu dans les journaux – n'aurait pas eu lieu d'être.

Aussi, *coitus interruptus* ou *in medias res* – ou toute autre locution latine que Ravi pourrait suggérer –, voici comment tout a débuté.



Cela faisait trois ans que je connaissais Ravi, depuis que je m'étais installé à Aarhus avec mon épouse anglaise. À l'époque, après l'obtention de mon doctorat à l'université de Surrey, on m'avait offert un premier

poste à plein temps avec une titularisation à la clé – une carotte attachée au bâton d’une surcharge de travail pédagogique. À la suite de mon divorce, et tandis que ma femme rentrait à Guildford dans le Surrey, Ravi et moi avions décidé de vivre en colocation afin de réduire nos frais. Ravi venait tout juste d’être poliment flanqué à la porte de son cinquième appartement en moins d’années que ça; cette fois, déclarait-il, pour avoir mis trop d’ail (frit) dans sa nourriture.

Par le passé, affirmait-il, on lui avait aimablement demandé de vider les lieux parce qu’il écoutait sa musique (principalement maghrébine) trop fort, faisait frire plutôt que bouillir ses aliments, se baladait en sous-vêtements, utilisait trop d’épices dans sa cuisine et ne lavait pas ses vitres – dans cet ordre. Évidemment, ces raisons n’étaient pas celles qu’on lui donnait, avait avoué Ravi un jour que ma femme (désormais mon ex-femme) l’avait soumis à un interrogatoire serré; les motifs invoqués étaient toujours courtois. Bon sang, *yaar*, m’a-t-il dit plus tard, on n’est pas dans un foutu pays du tiers-monde, mais dans un pays civilisé. Tu crois peut-être qu’on te donnerait de vraies raisons dans un pays civilisé? Il avait fini par reconnaître que l’une de ses évictions avait sans doute été liée à sa façon d’encourager le caniche aboyeur de sa propriétaire à descendre l’escalier à une allure plutôt précipitée. Cependant, en général, Ravi soutenait que c’étaient

sa cuisine, sa musique et ses vêtements qui expliquaient en partie son statut de romanichel à Aarhus. Non que mon ex-femme ait cru à ses histoires. « Peux-tu imaginer qui que ce soit le mettre à la porte, dans n'importe quel pays? » m'avait-elle demandé, faisant allusion à l'assurance décontractée que dégageait Ravi. « Il doit provoquer sciemment ces pauvres gens. »

Nous avons fait la connaissance de Karim alors que nous étions en quête d'un logement à louer – le milieu universitaire auquel nous appartenions nous empêchait d'aller chercher du côté des « ghettos pour *udlænding* », où l'on aurait toléré la cuisine de Ravi. À quarante-cinq ans, Karim était notre aîné de plus d'une décennie. Il avait une barbe très fournie, parsemée de gris. Comme Ravi, il était indien; comme moi, il était musulman. Contrairement à moi, il croyait en Dieu et ses prophètes, surtout le tout dernier d'entre eux; contrairement à Ravi, il ne se mettait pas dans tous ses états à propos de ce que l'Occident avait fait subir au reste du monde, ainsi que Ravi aimait à le dire.

Mais je brûle les étapes. Il existe certainement une règle d'écriture enseignée à l'université contre ce genre de pratique, j'en suis convaincu, et je la connaîtrais si j'avais prêté davantage attention à ma petite amie d'antan, titulaire d'une maîtrise de création littéraire.

Permettez-moi de revenir à notre rencontre avec Karim.

Celle-ci a eu lieu un an environ après l'incident fatidique avec le véhicule de police : ma séparation et mon divorce n'avaient pas été prononcés sur-le-champ, est-il besoin de le préciser ? Cependant, un an plus tard, une fois la procédure engagée, l'appartement acheté à crédit vendu (plus ou moins à perte), la voiture achetée à crédit vendue (complètement à perte) et ma femme (bientôt ex) repartie pour cette bonne vieille Angleterre, Ravi et moi sortions d'un appartement au loyer excessif que venait de nous faire visiter un agent immobilier bienveillant, lequel nous avait inondés de brochures avec l'ardeur d'une famille soulagée jetant du riz sur la mariée. Nous étions en retard pour notre rendez-vous suivant à l'autre bout de la ville, avec un second agent.

Nous sommes montés dans le premier taxi qui passait. Karim était au volant. À cause de sa barbe, Ravi a cru qu'il venait du Pakistan, comme moi, ou d'Afghanistan, comme les Italiens qui tenaient notre pizzeria préférée, Milano, dans Borgmester Erik Skous Allé. Ravi pense qu'il faut entretenir de bonnes relations avec son prochain : il est capable d'ignorer grossièrement ses compatriotes indiens, mais, en présence de Pakistanais, il exhibe toujours son ourdou le plus châtié, le noue à l'instar d'une vieille cravate qu'un ancien écolier arborerait pour être reconnu par ses pairs et forcer leur admiration, et se lance avec eux dans des conversations compliquées. En quelques minutes, ces discus-

sions prennent un tour plus personnel, les interlocuteurs affichant une indiscretion naturelle qui ferait honneur à n'importe laquelle de mes tantes. Nous étions à mi-trajet que Karim et Ravi échangeaient déjà les surnoms de leurs petits-cousins et observaient que les noms hindous et musulmans du sous-continent diffèrent souvent, tandis que les surnoms sont généralement similaires. C'est du moins Ravi qui émettait cette remarque ; Karim acquiesçait poliment.

Lorsque, esquivant les brochures dont nous inondait le second agent immobilier, nous sommes sortis de l'appartement trop cher et trop petit que nous avons été si pressés de découvrir, le taxi était encore garé le long du trottoir ; Karim se tenait là, occupé à rouler une cigarette. Ravi est allé le trouver pour une dernière causerie et un ultime échange de surnoms de cousins éloignés. Je suis resté à l'écart. Un vent froid soufflait, qui m'empêchait d'entendre leur conversation, dont je n'ai distingué qu'un ou deux mots. Je voyais pourtant qu'ils devenaient très copains. Ou du moins, Ravi, car Karim était un homme aimable mais réservé. Très vite, Ravi lui a donné une tape sur l'épaule. Puis tous deux se sont étreints, un peu comme on le fait pour se souhaiter *Aïd Moubarak*.

Ravi est revenu vers moi, un large sourire fendait son beau visage de vedette de Bollywood. Je n'ai jamais connu personne qui ait un sourire aussi large que le

sien lorsqu'il décidait de se laisser aller. Ce qu'il a fait ce jour-là. Devine un peu, bâtard, m'a-t-il dit – bâtard était un terme affectueux, comme c'est couramment le cas sur le sous-continent entre les hommes qui ont fait leurs études dans une école missionnaire chrétienne –, devine un peu, bâtard, je nous ai trouvé un putain d'appartement.

Alors que je levais vers lui des yeux stupéfaits – je ne suis pas petit, mais Ravi fait un peu plus d'un mètre quatre-vingt –, il a expliqué: Karim Bhai, que tu vois là, a des chambres à louer, et je crois qu'on devrait les prendre.



L'enthousiasme de Ravi s'est émoussé quand nous sommes entrés dans l'appartement de Karim Bhai. Oui, c'était cet appartement: celui qui a été mentionné – au lieu de nos noms que la loi interdit de citer – dans tous les tabloïds lorsque *la chose* est arrivée. Ainsi que vous l'avez sans doute appris par les journaux, il était situé dans un quartier agréable, au troisième étage, et possédait un petit balcon qui donnait sur une rue paisible longeant un parc. Vous avez probablement vu des photos du logement et de l'immeuble, prises sous quantité d'angles. Non, ce n'étaient ni le lieu ni sa commodité qui posaient problème. Mais le fait qu'il n'y ait que deux chambres; à celles-ci, séparées d'un salon

un peu plus vaste par un petit vestibule, s'ajoutaient une cuisine assez grande pour accueillir une table et quatre chaises, ainsi qu'une salle de bains-toilettes exigüe.

Lors de sa discussion sous le vent avec Karim, Ravi avait cru comprendre qu'il y avait deux chambres à louer. Une fois sur place, il a baissé les yeux vers Karim – le plus petit de nous trois – et a déclaré, avec une pointe d'irritation dans la voix :

– Karim Bhai, nous étudions les humanités, je le sais, mais nous ne sommes pas tout à fait homos.

On aurait dit que Karim venait d'être giflé. Il n'était pas homme à plaisanter de beaucoup de choses.

– Qu'Allah m'en préserve, a-t-il répondu en se donnant une légère claque sur chaque joue – c'était la première fois que je voyais quelqu'un exécuter ce geste traditionnel de repentir, hormis dans un film en costumes de Bollywood. Jamais une pensée aussi indécente ne traverserait mon esprit, Ravi Bhai.



Karim nous a regardés, ébahi. Il avait des yeux de bébé : ronds et un peu dilatés, comme surpris, aux contours légèrement assombris. Durant les nombreux mois où nous avons vécu avec lui, je n'ai jamais pu déterminer si ce détail était naturel ou s'il appliquait du khôl sur le bord de ses paupières – pratique rare de nos

jours, mais autrefois très répandue parmi les hommes du nord de l'Inde. Je savais que Ravi était allé trop loin. Dans les milieux que fréquentait Karim, la sexualité n'était pas une affaire de choix – ni un sujet qu'on abordait avec irrévérence. Je me suis empressé de lui expliquer que la plaisanterie de Ravi était sa manière à lui de signifier que nous souhaitions louer une chambre chacun.

– Une chacun. Bien sûr, oui, bien sûr. Regardez, a dit Karim, dont le visage affichait un grand soulagement. Vous voyez, il y en a deux.

D'un geste, il a indiqué les portes des chambres de l'autre côté du petit vestibule.

– Et vous, Karim Bhai ? Vous ne vivez donc pas ici ?

– Si, si. J'occupe la troisième pièce, a-t-il répondu.

Il a alors désigné le salon, où nous avons aperçu des vêtements accrochés à des cintres. Il n'y avait pas de lit, mais un grand canapé affaissé en similicuir, sur lequel étaient empilés draps et oreillers. À l'évidence, et contrairement à nous, Karim était issu d'une de ces classes populaires pour lesquelles dormir sur un divan n'a rien d'inhabituel.

Il y était en effet accoutumé, comme nous l'apprenons plus tard. Cela faisait des années qu'il dormait sur ce canapé, depuis le jour où il avait loué les chambres pour la première fois, ce qui était survenu peu de temps après son achat, lors d'une vente publique judi-

ciaire, de l'appartement, qu'il avait rénové lui-même. Il ne nous a pas caché qu'il les louait pour se faire de l'argent. Et il n'avait pas honte d'avouer qu'il avait besoin de cet argent.

Cependant, l'usage auquel ces sommes étaient destinées est resté, hélas, un mystère jusqu'aux derniers instants de cette crise qui a éclaté au-dessus de nos têtes et qui a tant préoccupé les médias et les politiciens danois durant plusieurs semaines.

À ce moment, je m'en souviens, Ravi l'a interrogé sur les occupants précédents.

– Oh, ils sont partis il y a tout juste une semaine, a répondu Karim Bhai d'un ton évasif. Ils ont laissé quelques affaires. Ils viendront les chercher un de ces jours.

Grâce à la façon – digne de mes tantes – dont Ravi l'a sondé, nous avons bientôt appris, tout en buvant une tasse de Darjeeling préparé par Karim Bhai, que les anciens locataires étaient une famille de réfugiés d'ex-Yougoslavie: les parents, quoique d'origine musulmane, étaient d'anciens partisans de Tito et des athées purs et durs; leur fille de dix-huit ans avait découvert l'islam par le biais de Karim et de la mosquée du quartier. Lorsqu'elle avait voulu se marier avec un jeune musulman originaire de Somalie rencontré dans cette mosquée, les parents avaient piqué une colère. Plus à cause de la ferveur religieuse du jeune homme que de sa couleur de peau, a laissé entendre Karim, désapprou-

bateur. La fille avait épousé son amoureux, puis était allée s'installer chez lui. Les parents avaient déménagé peu de temps après. La plupart des affaires restées dans l'appartement de Karim appartenaient à leur fille, qui avait promis de venir les récupérer.

Ce récit a laissé Ravi très perplexe. Il m'a regardé d'un air songeur en sirotant son thé, servi dans une tasse chinoise fleurie probablement achetée à Bazar Vest¹ ou rapportée d'Inde, car aucun supermarché danois n'aurait eu en magasin une marque non-européenne aussi clinquante.

Je savais ce qu'il pensait, mais je n'avais pas l'intention de lui venir en aide. C'était son idée. Que ce bâtard se débrouille tout seul.

Puis Ravi s'est décidé à prendre le taureau par les cornes.

– Vous voyez, Karim Bhai, a-t-il commencé avec hésitation, votre appartement nous plaît et le loyer que vous demandez nous convient. Mais vous êtes comme un frère aîné, et nous ne voudrions pas vous faire de la peine. Nous sommes, comment dire, célibataires, et vous savez que les hommes dans notre genre aiment parfois recevoir la visite d'une femme, ou bien ouvrir une bouteille de vin pour trouver l'inspiration. Notre

1. Grand centre commercial danois abritant de nombreuses boutiques exotiques. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

Ghalib a lui-même écrit, alors qu'il n'était sans doute plus très jeune, *jo haathon mein jumbish nahin*²...

Karim a ignoré la référence à Ghalib et la remarque portant sur les femmes. Dès qu'il le pouvait, il préférait éviter ce sujet, ainsi que nous le comprendrions plus tard. Il a toutefois répondu à Ravi :

– Ce que vous faites dans votre chambre reste entre Allah et vous. Mais si vous dites que je suis votre frère, je ne veux pas une seule goutte d'alcool dans le salon. C'est dans cette pièce que je prie.

Voilà comment nous en sommes venus à vivre chez Karim Bhai.

2. Première partie du distique du poète ourdou Mirza Ghalib (1797-1869) : « Et si mes mains sont impuissantes, il reste encore de la force dans mes yeux ; / Laissons la coupe de vin là où elle se trouve ! »